N° 39 JUILLET-SEPTEMBRE 1953

Le Cempuisien

Bulletin de l'Association des Anciens Elèves
de l'Institution Départementale Gabriel Prévost

PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT

Les réunions mensuelles sont momentanément suspendues. Elles seront remplacées par des réunions pour lesquelles une circulaire sera envoyée.

SIEGE SOCIAL : 6, rue de Louvois, Paris-2e
Compte chèques postaux : 1844-02 Paris

PRÉSIDENT :
M. MARANDE, 68, rue Championnet (18e)

Mlle Beaujard, Assistante sociale, 57, Bd Sébastopol, reçoit lundi, mercredi et vendredi, de 9 h. à midi; et mardi, de 14 h. à 18 h., dans la **Grande Salle sur demande.** Tél. : Cent. 88-25

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XXII)

Aspects et points de vue

Mes contemporains ont connu en cinq ans l'O.P. sous quatre aspects différents (y compris la direction intérimaire de P. Guilhot); ceux plus jeunes de quelques mois (dont Ingand, Jullien et Poullot) en ont connu une cinquième par la direction de M. Aman, avec qui je n'ai eu que des rapports d'ancien élève, mais fréquents et agréables, concernant surtout le *Bulletin* de l'Amicale qui s'imprimait à l'O.P.

Mon but principal étant la « connaissance » de l'O.P., je me suis référé plus à la réflexion sur les hommes qui l'ont fondé, créé ou aidé, les idées et les faits, qu'aux souvenirs sentimentaux qui ont eu et ont à l'Amicale de nombreux interprètes, surtout féminins, plus qualifiés que moi. Je me suis efforcé d'être sincère et objectif, d'exposer mon point de vue et de comprendre celui des autres. Commentateur plus que septuagénaire de faits remontant à plus d'un demi-siècle, pour des lecteurs dont beaucoup ont l'âge que pourraient avoir mes enfants ou petits-enfants, j'ai pensé ne pas devoir leur laisser ignorer quel genre de Cempuisien j'ai été entre 8 et 16 ans et sur quoi se base mon témoignage.

1898 du côté de l'Amicale

Quittant en mars 1898 l'O.P., où j'étais entré en février 1890 venant de la Plaine Saint-Denis, je ne retrouvai d'abord à Paris que le souvenir de l'unique bref séjour que j'y avais fait en 1897 pour l'examen du brevet élémentaire. Je repris d'abord contact avec des camarades qui m'y avaient précédé, et par eux avec l'Amicale des anciens élèves que j'avais connue par ses visites à l'O.P. Elle siégeait alors 39, boulevard Sébastopol, dans le sous-sol du Café de la Cour Batave et fonctionnait surtout comme une annexe de la fanfare dirigée par Laudereau qui, déjà dans sa jeunesse, avait organisé la petite fanfare de l'O.P. dans les premières années de la direction de P. Robin. Les réunions étaient fréquentes, en principe, tous les samedis soir. On ne connaissait pas encore les bienfaits de la semaine anglaise et la journée de travail était plus longue dans le commerce et l'industrie; les congés payés n'existaient pas ou guère en dehors des administrations de l'Etat, départementales ou municipales.

Le retour de et à P. Robin, 1899

Ayant été condamné à 8 jours de prison à la suite d'une polémique de presse trop ardente, dans les milieux maçonniques au sujet de sa propagande malthusienne, et pour ne pas les subir, P. Robin était parti en Nouvelle-Zélande en août 1898, emmenant, comme secrétaire, une Cempuisienne, Emma Collier.

Son condisciple à l'Ecole Normale supérieure, Emile Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur, membre des Académies des Sciences et de Médecine, lui écrivit alors :

« ... Je tiens à t'écrire (...) pour te dire que tous mes souhaits et mes vœux t'accompagnent (...) car je n'ai pas douté de toi. Je n'ai pu partager toutes tes idées et, à l'ocasion, je te l'ai dit, mais j'ai toujours loué en toi les audaces généreuses dénuées de tout intérêt personnel, et ton initiative hardie (...) »

Il était de retour en juillet 1899 (d'après G. Giroud : *Paul Robin*, page 236).

Les Cempuisiens qui étaient encore à l'O.P. après 1894 et y avaient connu les directions de MM. Lemoine, Lalanne et Aman, avaient été plus ou moins influencés par elles. La plupart de ceux qui fréquentaient l'Amicale se rallièrent à P. Robin, tout en conservant les sentiments que ses successeurs avaient su leur inspirer. Parmi mes contemporains, certains, dont Poullot et moi, ensuite d'autres plus jeunes, devinrent ses chauds partisans. Lucie Besset puis Eva Bigollet furent successivement ses secrétaires et se marièrent par la suite avec deux de ses familiers (moi-même avec celle qui leur succéda).

Du côté de P. Robin et G. Giroud 1900-1903

Je rappelle que si j'ai entrepris cette série d'articles ce n'est pas spontanément et pour évoquer mon enfance cempuisienne, comme nous aimons le faire entre anciens condisciples, lors de nos rencontres, mais sous les amicales pressions successives de Urban, Reisser et Marande, de poursuivre la publication de mes souvenirs, interrompue dans *Le Cempuisien* n° 92 (nov.-déc. 1934) qui faisaient suite à ceux de Houreux et à ceux, antérieurs, de G. Giroud (1901-02). Il s'agissait, à la mort de ce dernier (16 sept. 1945), d'expliquer son œuvre du point de vue cempuisien. Il était né le 20 août 1870 (douze ans avant moi), avait vécu à l'Orphelinat agricole de Cempuis de juin 1877 à décembre 1880 (auquel se rapportaient ses souvenirs). Il fut élève, puis élève-maître (après 16 ans) jusqu'en 1887 à l'O.P. sous la direction créatrice de P. Robin, passa ensuite par l'Ecole normale de Paris; fut malade à l'époque de l'examen de sortie, fit un court séjour en Tunisie par la protection de Ferdinand Buisson, revint à l'O.P. en 1892 comme instituteur suppléant, y épousa Lucie Robin en 1893. Après la révocation de P. Robin en 1894, son gendre et sa fille furent nommés à Paris.

J'ai donc connu G. Giroud à l'O.P., normalien en vacances, puis maître suppléant, enfin à l'Amicale en 1898. Entre 1900 et 1903 je l'ai beaucoup fréquenté parce que P. Robin m'avait fait entrer dans la maison d'éditions où son livre sur *Cempuis* avait paru.

Il s'agit de Schleicher frères, rue des Saints-Pères. Cette librairie, maintenant disparue, éditait principalement des ouvrages scientifiques et une importante revue mensuelle, l'*Humanité nouvelle*, dont le directeur scientifique était A. Hamon et le secrétaire de rédaction Victor Dave, ami de P. Robin du temps de l'Internationale. Le premier, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, comme P. Robin, dirigeait aussi la Bibliothèque internationale des Sciences sociologiques dont *Cempuis* était le 9e volume. C'est pourquoi il a paru sous l'aspect d'un livre in-8 illustré de 396 pages au prix de 10 francs (or) alors que G. Giroud et surtout P. Robin auraient préféré l'édition dans une des collections moins chères de la maison; mais elles avaient d'autres directeurs qui étaient aussi maîtres de leur choix et avaient d'autres points de vue. C'était d'ailleurs une chance pour l'auteur que de n'avoir pas été obligé d'assumer les frais d'édition comme il le sera pour ses autres ouvrages.

P. Robin publia dans l'*Humanité nouvelle*, plusieurs articles malthusiens qui avaient été refusés par d'autres périodiques socialistes. G. Giroud y collabora aussi sous le pseudonyme de G. Hardy. Après que cette revue eut cessé de paraître chez Schleicher tous deux collaborèrent à une revue bibliographique dirigée par V. Dave. Ce dernier était aussi chef de la publicité, c'est-à-dire chargé des relations avec la presse et j'étais son secrétaire. C'est pourquoi, encouragé par lui, j'ai pu écrire les cinq articles sur « Quelques opinions sur Cempuis » dans le *Bulletin* en 1903, d'après les comptes rendus de la presse sur le livre de G. Giroud.

G. Poullot travaillait dans une imprimerie voisine d'où sortait la *Revue bleue*, politique et littéraire ainsi que la *Revue scientifique* que la librairie Schleicher administrait et qui avaient un bureau commun dans le même immeuble où j'allais les jours de réception. Nous déjeunions ensemble au restaurant, quelquefois avec Paul Eschbach qui était élève à l'Ecole des Beaux-Arts.

Nous étions un petit groupe de Cempuisiens qui fréquentions P. Robin, dont l'aîné était Houreux et, par ordre d'âge, Hennecart, moi, G. Poullot, qui se renforçait chaque année de plus jeunes. Son action, qui n'était pas négligeable, se manifestait à l'Amicale et dans nos milieux respectifs.

G. Giroux était instituteur à Paris, souvent hélas, en congé de maladie. Il publia encore chez Schleicher *Observations sur le développement de l'enfant*, avec une préface d'Emile Duclaux; c'était un « petit guide d'anthropométrie familiale et scolaire » telle qu'on l'appliquait à l'O.P. J'en rendis compte dans le *Bulletin de l'Amicale*, n° 14, juin 1902. Il signait et signera G. Hardy ses articles et ouvrages malthusiens dont un atteint le tirage de 125.000 exemplaires et deux celui de 25.000. Il avait un moment projeté de créer une librairie pour diffuser des livres et un matériel se rapportant à l'éducation intégrale et être plus indépendant. Il y renonça, probablement faute de moyens financiers, certainement parce que l'expérience avait prouvé que cette activité ne lui aurait pas permis de vivre, même bien modestement.

Le titre complet de son livre est : *Cempuis, éducation intégrale, coéducation des sexes, d'après les documents officiels et les publications de l'établissement*, par Gabriel Giroud, ancien élève de l'Orphelinat de Cempuis, orné de 48 gravures. L'ouvrage débute par un bon portrait de P. Robin daté de 1894 et une dédicace « A mon maître Paul Robin, témoignage d'admiration, d'affection et de reconnaissance ». Suit dans une introduction un bref exposé historique et du programme : « (...) faire connaitre Cempuis (...) tel qu'il fut pendant la période de son complet développement (1884-1894) pourrions-nous dire, si nous ne savions que P. Robin, au moment de sa révocation, considérait son œuvre comme un essai heureux, mais incomplet encore sur bien des points, évoluant et ayant encore à se perfectionner beaucoup pour se rapprocher de l'idéal qu'il s'était tracé (...). En somme, les véritables auteurs de ce livre sont nos maitres, MM. P. Robin, Ch. Delon, P. Guilhot qui, occupés à la réalisation de leur rêve commun, ont dispersé leurs idées dans des feuillets, des brochures ou des livres difficiles à se procurer et qui donnent, isolés, une idée incomplète de leur œuvre (...) qui a été ridi-

culisée, vilipendée, mais qui n'en reste pas moins une des plus sincères et des plus belles conceptions pédagogiques (...), une heureuse réalisation d'idées considérées jusqu'alors comme appartenant au « domaine de la pire spéculation philosophique et des ingénieuses utopies ». Le livre fut tiré à 1.000 exemplaires. Après la disparition de la librairie Schleicher il fut longtemps facile de se le procurer à un prix modique; il doit être maintenant introuvable en librairie.

Le Bulletin de l'Amicale

Le premier numéro, trimestriel, parut en juillet 1899 avec ce programme :

« Cette publication marque une nouvelle période d'action de la société. Jusqu'à présent, livrée à ses seules forces, elle n'a pu obtenir que des résultats peu importants. Mais, au moins, elle a réussi à préserver les liens de bonne camaraderie. Maintenant, ses efforts ont attiré l'attention du Directeur des Affaires départementales, et l'Administration se déclare prête à nous aider. Nous espérons que ce concours sera fort utile à tous et c'est pour le rendre encore plus efficace que, par la création du *Bulletin*, nous voulons mettre en communication tous les camarades, qu'ils habitent Paris ou la province. » (On aurait pu y ajouter, les colonies et l'étranger comme ce le fut par la suite.)

Sur les neuf membres du Conseil d'administration, j'avais connu à l'O.P., peu de temps, Jeannin (président), Loiseau (trésorier) et Houreux; longtemps Hennecart comme élève puis employé; Saulon notre doyen n° 2 et Palabot comme participants aux visites de l'Amicale. Marande ayant cité dans une série d'articles « Que sont-ils devenus » tous les Cempuisiens qui ont fait partie du Conseil (voir *Cempuisien* à partir de janvier 1939), je me limite à ceux qui ont eu une action durable et notable.

Dans le *Bulletin* n° 2 (octobre 1899) je note que Laudereau (ancien président) s'est vainement opposé à la publication du bulletin qu'il jugeait « inutile » et cela me remémore que Urban avait fait campagne pour le remplacer par Jeannin, parce qu'il subordonnait tout à la fanfare, à laquelle il se dévouait trop exclusivement, alors qu'elle n'était qu'un des aspects de l'O.P. et non le plus important. Houreux avise qu'il est chargé de « réunir tous les documents relatifs à l'histoire de l'O.P. » (donc sous ses divers aspects).

Le *Bulletin* n° 3 (janvier 1900) annonce la « bonne nouvelle » que le siège social est transféré à l'école n° 20, rue Etienne-Marcel, et que cela « ne pourra qu'encourager les jeunes filles à assister à nos réunions, ainsi que les camarades qu'une salle de café en avait tant soit peu éloignés ». Les statuts de l'Amicale en indiquent le but, qui n'a pas changé. Le compte rendu de l'Assemblée générale du 21 octobre 1899 signale la participation aux débats de mes contemporains : Jean Barreaud demande en faveur des sociétaires féminins une réduction de 50 % sur les cotisations, frais de participation aux fêtes, promenades et concerts. Urban s'y oppose. Finalement les cotisations annuelles sont fixées (en francs or) :

Membres actifs féminins : 3 francs.
Membres actifs masculins : 6 francs.
Membres honoraires : 10 francs (minimum).

Urban propose ensuite :

— La création de membres d'honneur (adopté);

— Que la fonction de chef de musique soit incompatible avec toute autre dans le Conseil (il s'agissait d'éviter la subordination de l'Amicale à la fanfare suivant la conception de Laudereau). Le Conseil estimant que la liberté de vote doit être absolue. Urban ayant atteint son but qui était d'attirer l'attention sur les inconvénients du cumul, retire sa proposition;

— D'instituer des amendes pour tous les retards et absences aux réunions (repoussé);

— Que les séances ne commencent jamais plus tard que 21 h. 30 et ne se terminent jamais après 23 h. 15;

— Que les règlements soient imprimés et distribués;

— Demande des explications sur une fête que l'on prépare.

Ces multiples interventions témoignent d'une activité qui devait se manifester à l'Amicale, longtemps et diversement.

Le *Bulletin* n° 4 (avril 1900) mentionne le nouveau Conseil élu le 30 janvier 1900, comprenant notamment : J. Bourgoin (président); Saulon et Urban (secrétaires); Loiseau et Jeannin (trésoriers); Houreux (archiviste).

J. Bourgoin était le survivant de deux frères qui avaient connu J.-G. Prévost à la fin de sa vie, quand Cempuis était à la fois Maison de retraite et Orphelinat, n'ayant pas encore d'histoire. Les frères Bourgoin étaient venus en anciens élèves de Cempuis, à l'Orphelinat agricole (1875-1880) puis à l'O.P. de Robin. J. Bourgoin avait environ 36 ans lors de sa présidence (j'en avais 18). Il me paraissait le survivant d'une époque très lointaine et mystérieuse. Sa profession était administrateur d'immeubles autant que je m'en souvienne, et son domicile, où j'ai assisté à des réunions, indiquait la prospérité. Il présidait l'Amicale avec les meilleures intentions, peut-être d'un peu haut en ancien « arrivé » et d'un point de vue sentimental (celui de J.-G. Prévost) qui ne concordait que partiellement avec le nôtre, plus idéologique (celui de P. Robin).

Le *Bulletin* n° 8 (avril 1901) annonce que J. Barreaud, G. Poullot et moi, avons été élus membres du Conseil à l'assemblée du 26 janvier 1901. C'était à l'instigation de Urban, qui était secrétaire adjoint depuis janvier 1900 et gérant du *Bulletin* depuis le n° 6 d'octobre 1900. Il expose ses vues dans un court article sur « notre Bulletin », qui est un appel aux collaborateurs auquel répondent : G. Giroud par deux articles biographiques sur Ch. Delon et Aristide Rey (ancien conseil-

ler municipal de Paris et ami de P. Robin) qui eut une grande influence sur les commencements de l'O.P.; et moi par des « Remarques » (sur l'Amicale).

Le *Bulletin* n° 9 (juillet 1901) rappelle le comportement des jeunes membres du Conseil : Le compte rendu des séances du Conseil (sept du 4 mars au 18 mai) est concis et précis; ne mentionne que les noms des présents; n'est pas signé (comme mon nom est toujours le dernier et que ce n'est pas par ordre alphabétique, cela confirme mon impression d'avoir été l'auteur de ce concentré laconique, à la manière de P. Robin).

Suit une note signée Le Conseil, ainsi résumée : « Dans sa séance du 4 mars (il) avait décidé d'envoyer un de ses membres (G. Poullot) pour le représenter à la cérémonie anniversaire de la mort de J.-G. Prévost (il) a déposé une couronne sur la tombe du fondateur dont il a rappelé le souvenir ainsi que les liens d'amitié qui attachent l'Amicale à l'O.P. ». C'était le modeste précédent des délégations actuelles, bien plus importantes.

Tels étaient nos points de vue quand nous étions des anciens ayant moins de vingt ans et avions un président « préhistorique » pas encore quadragénaire.

Le *Bulletin* n° 10 (octobre 1901) débute par « un vœu » sans signature (dont je me souviens avoir été l'auteur) et qui n'a d'autre intérêt que de rappeler nos souhaits utopiques « que se répandent les principes de l'éducation intégrale ».

Les « Souvenirs de Cempuis » de Giroud sont présentés comme le début de souvenirs collectifs auxquels les Cempuisiens sont appelés à collaborer. C'était encore une utopie, car l'œuvre collective ne fut jamais entreprise et les souvenirs personnels de G. Giroud concernant l'Orphelinat agricole de Cempuis de 1877 à 1880 s'arrêtèrent au quatrième article, avant l'arrivée de P. Robin à l'O.P. Ce n'est qu'en 1933 et sur l'initiative d'Urban que Houreux, puis moi, écrivîmes les nôtres qui furent l'objet de deux causeries en 1933 puis publiés dans *Le Cempuisien*.

Pour la première fois paraît dans le *Bulletin* un chant avec musique chiffrée « Hymne à la Paix », paroles de P. Guilhot sur l'hymne national anglais.

Le *Bulletin* n° 11 (janvier 1902) confirme sous la rubrique « Glanes » : « Nous publierons, autant que possible, les documents intéressant l'histoire de l'O.P. » et commence par « Notre Bois », à la mémoire de J.-G. Prévost, de F. Debuire-Bouchardon (qui était marié à une institutrice, bibliothécaire et je ne sais quoi d'autre à l'O.P., et le lut au caveau le 28 avril 1884) et « Aux Martyrs inconnus » de Paul Robin, sur un cantique flamand de 1620.

Le *Bulletin* n° 12 (avril 1902) paraît sous ma gérance que je cumule avec la fonction d'archiviste. A ce double titre, j'y publie une biographie de J.-G. Prévost (d'après une documentation prêtée par G. Giroud) et le compte rendu d'une conférence sur le « Féminisme » que Ferdinand Buisson n'avait pas dédaigné de nous accorder, malgré sa haute situation et le petit auditoire que nous étions (probablement sur la demande de M. Aman qui y assistait).

Le *Bulletin* n° 13 (mai 1902) inaugure une série mensuelle que je ne pourrais mener que jusqu'au n° 27 (août-sept. 1903) à cause de mon départ pour trois ans de service militaire et grâce à la collaboration de P. Guilhot avec sa série de chants de marche : « Sans soucis, Ordre, Travail et plaisir ! » chantés autrefois à l'O.P. pendant les promenades et excursions, également celles de Hennecart, Houreux, Poullot et Urban (qui partait, lui aussi, mais seulement pour deux ans) et indirectement celle de G. Giroud, car les comptes rendus de la presse sur son livre *Cempuis*, m'avaient fourni la matière d'une série de quatre articles : « Quelques opinions sur Cempuis ».

Si je me suis étendu sur la période 1898-1902 c'est parce qu'elle marque une rapide évolution de l'Amicale et l'action de ce qui était alors la jeune génération cempuisienne, dont Urban était le principal animateur. Il le restera jusqu'à ces dernières années. Puis la présidence de l'Union parisienne des syndicats patronaux de l'imprimerie réclamera son activité et ne lui permettra plus, à notre Amicale, qu'une présidence d'honneur, plus sentimentale qu'agissante. Nous avons eu longtemps, lui et moi, des vies parallèles. Dès sa sortie de l'O.P. je l'ai vu entraîner sa famille et ses amis dans son activité cempuisienne et la poursuivre même dans des moments difficiles, où il avait grand mérite à le faire. Que cela ne reste pas ignoré ni méconnu.

L.-M. SCHUMACHER.

***

A défaut d'autre mérite, chacun de ces articles a été médité, écrit après recherches, souvent refait. Je ne peux que signaler par erratum, après parution, les fautes et omissions aux lecteurs qui m'accordent quelque attention, pour qu'ils ne m'en attribuent pas la responsabilité.

Page 8, col. 2, ligne 35 : Lire : vie scolaire.
Page 9, col. 1, ligne 8 : Lire : excès d'honneur.
Page 9, col. 2, ligne 30 : Lire : plus méritée.
Page 9, col. 2, ligne 43 : Lire : prodiguait.
Page 10, col. 1, ligne 7 : Lire : différé.
Page 10, col. 1, ligne 20 : Lire : passé.
Page 10, col. 2, ligne 50 : Lire Jost.
Page 11, col. 1, ligne 1 : Lire : Marie Faivre.
Page 11, col. 1, ligne 19 : Lire : Eugénie Mangin (omise).
Page 11, col. 1, ligne 51 : Lire : et d'apporter à l'Amicale et au *Cempuisien* une collaboration marquante.
Page 11, col. 2, renvoi, ligne 11 : Lire : sans qu'elle soit réparée ni la seconde évitée.

Retenez la date du 15 Novembre pour accueillir les jeunes au cours d'un déjeuner suivi d'une sauterie.

A VOS STYLOS

La gérante du *Cempuisien* éprouve, parfois, quelques difficultés à faire paraître en temps utile un numéro du bulletin de notre Association, uniquement parce qu'elle manque de copie. Or, nous savons que c'est avec plaisir que vous recevez le périodique au petit format qui donne les nouvelles de notre grande famille. Nous savons que vous l'attendez avec impatience quand, pour un motif ou un autre, il tarde à « sortir ». Et c'est bien compréhensible. *Le Cempuisien* est notre organe; il est le reflet de la vie de notre Amicale. A ce titre, il est d'autant plus précieux pour celui qui le reçoit que ce dernier, soit à cause de son éloignement de la région parisienne, soit pour toute autre raison, ne peut participer à l'activité de notre société. Les camarades parisiens ou de banlieue sont privilégiés sous ce rapport puisque la majorité de nos réunions se déroulent à Paris. Mais nos membres qui vivent en province, outre-mer ou à l'étranger, loin de la France, de Paris ou de Cempuis n'ont pas cette chance. C'est surtout pour eux que le bulletin doit jouer son rôle de trait d'union.

Mais vous comprenez fort bien, chers camarades, que pour remplir vraiment ce rôle, *Le Cempuisien* doit être l'expression de tous les sociétaires, jeunes et vieux, proches ou lointains, du Comité ou non. Il ne doit pas être rédigé toujours par les mêmes. Non pas que nous ayons assez lu ces quelques signataires de bonne volonté que nous remercions de leur persévérance, au contraire. Mais ce ne doit pas être toujours les mêmes qui se dévouent, que ce soit pour assurer le bon fonctionnement de notre Association ou que ce soit pour écrire un article. Abondance de biens ne nuit pas, dit-on. L'abondance des matières ne nous inquiéterait en aucune façon. Elle ferait même notre bonheur. Plus il y aura de candidats auteurs, mieux notre bulletin se portera.

Collaborateurs éventuels, n'ayez donc aucune appréhension. Et tout d'abord, ne craignez pas, en proposant vos « papiers » de déplaire, de ne pas être dans la ligne. Le conformisme n'est pas notre fait. Vous avez le droit d'adresser des critiques. Elles peuvent être salutaires. Aucune société n'est parfaite et « de la discussion jaillit la lumière ». Soyez seulement de bonne foi; n'ayez en vue que la prospérité de notre Association. Acceptez que soit insérée en « Tribune libre » une opinion qui n'engage que vous.

« Mais, quoi écrire ? », nous direz-vous. Eh bien ! Futurs rédacteurs, sachez qu'est intéressant tout ce qui se rapporte à l'O.P. ou aux anciens de l'O.P. En plus des rubriques ou des articles habituels — comptes rendus des manifestations cempuisiennes traditionnelles, des promenades, visites, séances du Comité ou Assemblées générales, événements survenus « dans la famille cempuisienne » — en plus de tous ces articles, donc, vous pouvez ouvrir de nouvelles chroniques; faire part de vos souvenirs d'élèves ou d'anciens élèves; communiquer vos idées, vos réflexions sur la marche de notre Amicale, etc...

Comme vous le voyez, les sujets ne manquent pas. Il suffit d'un peu de courage. En essayant, vous constaterez qu'il est plus facile que vous ne pensez d'écrire quelques lignes sur une question que vous avez choisie parce qu'elle vous plaît, parce qu'elle vous tient à cœur, parce qu'elle vous passionne, peut-être. En tout cas, un petit coup de main sera toujours donné à ceux qui auraient quelque chose à dire mais qui auraient du mal à l'exprimer.

Nous sollicitons donc et acceptons d'avance tous les concours pour que *Le Cempuisien* paraisse ponctuellement tous les trois mois. Les nouveaux auteurs d'articles seront les bienvenus, soyez-en certain. Et si par hasard, nous avons trop de copie dorénavant, eh bien ! nous publierons des bulletins plus épais, tout simplement. Donc, n'hésitez plus à offrir votre collaboration pour le plus grand bien de notre périodique trimestriel et pour la plus grande vitalité de notre société.

EN MARGE DE L'O. P.

Les parents, les « Anciens » devenus « parrains » ont la faculté de recevoir, à leur foyer, les enfants de l'O.P. pendant les grandes vacances, celles de Noël et de Pâques.

Quelques-uns restent à Paris, d'autres voyagent.

Henri Singer, dont le surnom est « Poussin », a voyagé. Chaque jour, il a noté ses impressions de petit garçon de 8 ans et nous les présente sous forme de :

JOURNAL DE VACANCES DE "POUSSIN"

Le samedi 11 juillet, après un voyage en 4 CV de Cempuis à Paris, Poussin est cueilli à la Gare du Nord à 10 h. 30. Derniers préparatifs pour la fermeture des sacs. Départ, sac au dos, à 21 h. 30 à la Gare de Lyon. Nuit en chemin de fer, allongés à deux par banquette.

Poussin et Hiette arrivent les premiers à Montdauphin-Guillestre. La « Micheline » de Marseille, de très loin, s'annonce par deux notes harmonieuses que se renvoient les échos de la montagne. La troupe est enfin au complet : Titfrère et André, venant d'Alger, Poussin et Hiette de Paris, prennent le car pour Aiguilles (1.470 m.) où doit se monter le premier camp composé de deux tentes.

Le dimanche 12, après un repas fin à l'Hôtel de l'Alpe, recherche de terrain et montée du

camp près du Guil, torrent tumultueux.

Après toute une journée chaude et ensoleillée : pluie sur les tentes en fin de soirée et neige sur les sommets pendant la nuit.

Le 13. Soleil chaud, ciel sans nuages. Promenade à Eygliers « au-dessus » d'Aiguilles; bon entraînement, recherche d'eau pour l'installation d'un autre camp, près d'un autre torrent : Le Lombard.

Le 14. Levée du camp. Montée très raide au-dessus d'Aiguilles sac au dos. Une tente est montée; déjeuner à l'ombre car le soleil est éblouissant, repos. Il s'agit, maintenant, de monter la deuxième tente; mais, tout à coup, changement : on démonte la tente ! et encore plus haut, le camp est installé près du Bois du Chalvet (1.710 m.). Eau courante et potable moins loin qu'à Aiguilles.

Le 15. Matin, soleil très chaud. Repos, sauterelles, grillons, mouches, guêpes, envol de planeurs : Poussin et André lancent chacun un petit avion, le plus loin possible, en lui faisant décrire de grandes arabesques en plein ciel... Il faut souvent courir et même grimper aux arbres pour récupérer les engins tombés parfois très loin.

Déjeuner à l'ombre très légère des églantiers fleuris qui embaument. Touffes d'œillets sauvages pour « La fête à Henriette ».

Descente à Aiguilles pour ravitaillement : 2 heures aller et retour sans s'amuser.

Le 16. Ciel pur, soleil brûlant. Les garçons grimpent à travers bois jusqu'à un sommet (2.475 m.). Là-haut pait un grand troupeau qui, jusqu'à l'hiver, ne descend plus dans la vallée. Le berger, jeune encore, porte une barbe longue qui donne à son visage un caractère quelque peu archaïque et impressionne beaucoup Poussin. Le jeune fils de 15 ans rétablit l'équilibre. Le berger parle patois et André seul peut saisir une partie de la conversation. Dégustation de lait de chèvre.

Le vent des hauteurs cingle au visage et Poussin rentre au camp avec des « yeux de lapin russe ».

Le camp, monté sur le seul emplacement plat assez large pour les deux tentes, est alimenté en eau par une dérivation du Lombard qui coule un peu loin. Sur le conseil des paysans qui fauchent les prés sur les hauteurs, il serait possible de lui faire suivre un autre cours, déjà creusé, afin de faciliter la tâche des « porteurs d'eau ».

Et Poussin va changer le cours du ruisseau !

Après dîner, ouverture de la vanne. Gaiement, toute la troupe suit le nouveau cours du ru qui, de cascatelle en cascatelle, avec un bruit de cataracte, descend jusqu'au Guil, en passant près des tentes.

Cependant, l'eau quittant le lit nouveau, s'écoule malencontreusement, menaçant de ruiner le chemin muletier. Il faut, au moyen de pierres, de terre, de mottes de gazon, renforcer le remblai miné par les terriers. Après des efforts en partie infructueux, un lit complémentaire est creusé au travers du chemin, pour limiter les dégâts et permettre le passage de cet écoulement intempestif. Les outils utilisés ressemblent étrangement à ceux de « l'âge de pierre ».

Retour triomphant au camp. Poussin s'endort. Tout à coup, pris d'inquiétude, André et Titfrère, munis de lampes électriques, traversent la nuit et vont refermer la vanne, arrêtant ainsi le chant du ruisseau détourné, qui, dans l'obscurité, reprend son cours primitif. Puis le camp redevient tranquille et s'endort.

Le 17. Bain au ruisseau qui a réintégré son lit : lessive, déjeuner, soleil, vent, quelques nuages, promenade des filles au Bois du Chalvet; elles avaient la prétention de suivre les traces laissées la veille par les garçons... mais elles n'ont pas eu le courage d'aller si haut !... Les garçons se reposent.

Dès le matin du 18, chaleur torride. Levée du camp vers 11 heures. Descente sur Aiguilles sac au dos. A l'abri, tandis qu'éclate l'orage et que tombent les grêlons, serrés, attente du car pour Abries (1.552 m.). Nouveau camp près du torrent de la Garcine, un peu à l'écart du village, de la route et du Guil trop bruyant et non loin d'un chalet style montagnard où il doit faire bon vivre, réunis, des jours paisibles. Eau courante par dérivation d'un torrent avec bac en zinc qui promet bains et lessives agréables; eau potable à 50 mètres au-dessus par une canalisation prise dans la Garcine.

Nouvel orage l'après-midi, mais le camp monté permet un abri sûr. Dîner tôt et, la pluie enfin calmée, montée à Patarel (1.800 m.) par un sentier rocailleux mais tracé presque jusqu'au bout.

Le 19. Repos au camp. Courses au village d'Abries. Très beau temps chaud. Bain, lessive au ruisseau, accompagnée du chant des « lavandières ».

Les oiseaux volètent autour du camp sans crainte, sachant d'instinct qu'aucun garnement ne les prendra au filet ni ne dénichera leurs petits. Un de ces derniers, pourvu de petites ailes, tombé près des tentes, se laisse prendre sans frayeur au creux de la main. Malade — peut-être a-t-il mal au cœur comme Poussin en voyage ? — il ne peut voler. Il passe la nuit dans la tente, dans un petit nid douillet confectionné dans la louche. Sa mère, sur une branche l'appelle. Sans bouger, il attend le jour et, sans précipitation, va la rejoindre. Et ce ne sont que pépiements joyeux dans les branches.

Le 20. Ciel sans nuages, soleil très chaud. Repos à l'ombre après dégustation d'un certain petit gigot cuit à point (chez le boulanger). Bain, repos, tricot, chants. Le bourdon seul est d'une activité constante. Mélangeant de la terre avec une substance qu'il sécrète, il construit une alvéole, la remplit de cette sécrétion seule, puis la ferme et recommence une autre alvéole contre la première inlassablement. La présence des campeurs ne le dérange même pas s'ils ne font pas de grands gestes auprès de son travail. L'activité de ces derniers est moins constante, surtout lorsque

le soleil projette une chaleur presque torride.

Le 21. Ciel absolument pur, resplendissant soleil. Repos bercé par la chanson du ruisseau. Petite promenade après le dîner. Coucher éclairé par la lune qui fait de drôles de mines en jouant à cache-cache derrière la montagne.

Le 22 juillet. Sainte-Madeleine : bouquet champêtre mélangé de fraises des bois. Le petit ruisseau coule, berçant agréablement le repos après le déjeuner, sous un ciel si pur et si bleu.

Et le soir, il est bien difficile d'aller dormir, lorsque la lune répand sa clarté sur la vallée où tout devient si lumineux que le jour parait vouloir recommencer...

Le 23. Ciel toujours pur, soleil radieux et chaud. Repos toute la journée, c'est-à-dire jeux, chants, trempettes dans le ruisseau, tricot.

Dîner très tôt, puis, profitant de la fraîcheur, promenade le long du Guil jusqu'à La Monta (1.649 m.). En juin dernier, sous la poussée des eaux du torrent, la route s'effondra sur plus d'un kilomètre, isolant ainsi les trois derniers villages avant la frontière italienne : Ristolas, La Monta et l'Echalp. Au retour, face au soleil couchant, c'est une débauche de couleurs sur les montagnes dont les neiges sont teintées de rose. Eblouis, les marcheurs ne sentent même pas la fatigue après ces 10 km. de route dont 5 de montée (de 1.552 à 1.649 m.) mais aussi 5 de descente.

Le camp, inondé de la clarté de la lune ronde, est bientôt plongé dans le calme le plus parfait.

Le 24. Même ciel pur, même soleil éclatant, même emploi du temps. Après courses à Abries, déjeuner et repos près du ruisseau et « sortie » en fin d'après-midi. En longeant le torrent du Bouchet (qui rejoint le Guil à Abries) jusqu'au village du Roux (1.733 m.) et retour avec le coucher du soleil puis, au camp, la clarté de la pleine lune. Elle a l'air de jouer à cache-cache derrière la montagne avec les petites maisons de toile et les grands mélèzes qui les encerclent.

Le 25. Le ciel est pur, déjeuner, repos, chanson du ruisseau. Les paysans, dans les « prés de la Garcine » rentrent les foins coupés, retournés, séchés sur le pré. Le grand-père (80 ans), le père qui, au village, est laitier-épicier-boucher, et le fils qui, instituteur, reprend pendant les vacances les occupations de sa jeunesse, peinent sous l'ardeur du soleil. Tout à coup, le repos des campeurs est terminé : Poussin, Titfrère et Hiette, rateau en mains, remplacent père et grand-père et regroupent, eux aussi, les foins, en gros tas pour charger la charrette.

Tandis que la mule ramène au village la charretée pleine à craquer ses essieux, les faneurs, y compris Poussin, après un peu de répit et quelques lampées de citronnade, reprennent le travail. Le soleil, sans pitié, darde ses rayons sur leur fatigue. Le bain dans le ruisseau remet tout le monde d'aplomb à la fin de la journée.

Et déjà pointent les corolles des colchiques.

Le dimanche 26, au lever du jour, petits bruits près de la tente où reposent encore Poussin et Hiette. L'œil s'ouvre, inquiet; l'oreille se tend, curieuse. Un tintement de verre ? Un coup d'œil au dehors : tout comme sur les paillassons d'un immeuble parisien, deux bouteilles de lait, là, attendent l'éveil du camp affamé. C'est « Grand-père » qui apporte la ration quotidienne mise de côté à la traite du matin. Il remercie à sa manière les faneurs-campeurs, et le camp s'étire aux cris de « Au jus là d'dans ».

Le ciel est pur, aucun nuage, aucun souffle; puis, tout à coup, à l'ouest, grondements sourds annonciateurs d'orage. Précipitation au camp pour tout mettre à l'abri. Mais soleil et ciel pur réapparaissent.

Le bac en zinc par lequel passe le ruisseau est dégagé de sa couche de feuilles mortes. L'eau des bains, tiédie par le soleil, en sera encore plus appréciée. Plongeons, ou plus exactement « plouf » dans le bac, rires, jeux, photos.

Farniente.

Le 27. Grand-père apporte la ration quotidienne de lait au camp éveillé. Ciel pur, soleil radieux. Le travail des champs reprend. Poussin, Titfrère et Hiette ne chôment pas. Les foins regroupés, plusieurs charrettes garnies à bloc se dirigent vers le village, emportant Poussin au faîte, bien calé dans le foin. A la grange, plongeons des poutres du plafond sur le foin déjà entreposé et joie et rires d'enfants. Bain réparateur avant le dîner. Et « plouf » dans l'eau froide. Poussin « s'ébroue » comme un jeune chien.

Le 28. Même temps ensoleillé et chaud, même emploi du temps au pré tout l'après-midi, mêmes dégringolades dans le foin de la grange, bain, dîner et coucher avec le déclin du soleil, comme d'ailleurs tous les jours au camp.

Le 29. Même beau temps, lessive, bain, foins, dégringolades, fous rires, bain. On n'a même plus le temps de jouer... Mais faire les foins c'est déjà un grand jeu si amusant, surtout lorsqu'on met tout son cœur à l'ouvrage, et c'est le cas pour Poussin.

Le repos du soir est bien accueilli.

Le 30. Au matin, grondements lointains. Orage qui s'avance sur le camp. Courses au village entre deux ondées. Déjeuner dans une grangette en contre-bas du camp, mise à la disposition des faneurs-campeurs par « Grand-père » qui, pour eux, craint le mauvais temps. Il n'est pas question d'engranger les foins sous la pluie. En attendant la fin de l'orage, jeux dans la paille de la grange, qui se terminent par un œil au beurre noir pour Poussin !... Il n'est pas de taille à lutter contre André qu'il provoque quand même. Repos, tricot, chants. Puis, à 5 heures du soir, une éclaircie. Tous, d'un même élan, d'un même pas, s'élancent sur la route. Les avis étant partagés, le but est tiré à la courte-paille : Le Roux. Au Roux, en longeant le torrent du Bouchet, encore un nouvel élan

jusqu'à Valpreveyre — le patois de Va pour voir — (1.817 m.); le paysage ne déçoit pas. A la descente par Le Roux, une voiture ramène les marcheurs jusqu'à Abries (gain de temps inespéré). Dîner juste avant la nuit. Coucher accompagné de chants du soir.

Le 31. Le beau temps est revenu. Foins tout l'après-midi et nouvelles dégringolades à la grange. Il reste un dernier coin de pré, à la Garcine, il faut le terminer avant la nuit et les faneurs d'occasion ne sont pas les premiers à abandonner le rateau. Le violet du crépuscule s'étend déjà et les campeurs ne se reposeront qu'à la nuit. Repos bien gagné.

Le 1er août. Encore du très beau temps. Les foins, cette fois, se ramassent sur la rive opposée du Guil.

Prenant sa source dans le massif du Viso en Italie, il est déjà, à Abries, un torrent tumultueux qui, parfois, se fâche au printemps. Au mois d'août, il jette ses reflets à travers les mélèzes qui couvrent le versant opposé au camp. Les prés sont très en pente et descendent presque à pic sur le Guil. La mule y vient sans charrette et les foins sont transportés dans les « trousses » (grands filets). Retour au camp, dîner, préparation du repas du lendemain en vue d'un départ très matinal. Les chants du soir bercent Poussin.

Le dimanche 2 août. Réveil en fanfare. Lever et préparatifs rapides. Très beau temps. Montée le long du torrent de la Garcine, à l'ombre des grands arbres et à la fraicheur du ru, puis à travers les mélèzes jusqu'à la crête de Jilly où, à 2.448 m., s'élève un observatoire actuellement ruiné. Au point culminant (2.555 m.), le « photographe officiel » ne peut résister au désir de fixer le souvenir par quelques images de la très large vue sur la chaine du Viso enneigée et tout un immense cirque d'où émergent Le Pelvas et le Bric-Bouchet, deux montagnes de granit vert qui marquent la frontière; la vue plonge d'un côté dans les vallées de Valpreveyre, du Roux où serpente le Bouchet et de l'autre dans la vallée du Guil.

Retour par le Bois Noir par un sentier très en hauteur qui contourne les monts; coupure du sentier par éboulement, descente à travers les rochers éboulés, puis remontée sur le sentier et arrivée au-dessus d'Abries par le Bois de la Brune. Descente rapide sur des gazons de toutes variétés d'herbes et de fleurs champêtres qui réjouissent la vue et flattent l'odorat. Les muscles des jambes ne répondent plus très bien. Retour au camp à 20 heures après une montée de plus de 1.000 mètres en 8 heures de marche et 2 heures de repos pour déjeuner. Un peu sur les genoux... Repos réparateur dans les duvets de 21 heures à 9 heures (tour du cadran).

Le 3 août. Ce matin, le camp n'a pas entendu le tintement des bouteilles de lait apportées par « Grand-père ». Il est 9 heures lorsque Poussin abandonne sa chrysalide nocturne.

Le soleil est lourd, précurseur d'orage; quelques gouttes dans la matinée, puis petite pluie fine, par intermittence, ne laissant que le temps d'aller jusqu'au village. Repos au camp. André va à Aiguilles porter les pellicules à développer. Les colchiques se montrent dans les prés, serrés les uns contre les autres. Pluie douce au cours de la nuit.

Le 4 août. Le vent a chassé les nuages. Matinée ensoleillée. Le ruisseau coule abondamment, la lessive claque au vent. Après-midi : « descente » à Aiguilles en longeant le Guil pour y reprendre les photos qui fixent des instants de joie calme dans les colchiques, de travail avec Grand-père muni de son rateau, ou d'éblouissement sur les crêtes. Retour à 9 h. 30 par le car après diner à Aiguilles. Puis repos.

Le 5. Très beau temps chaud. Bain, lessive, repos au camp. Vers 4 heures, après la grosse chaleur, départ pour la forêt de Marassan, à travers les mélèzes en face du camp, de l'autre côté du Guil. Cueillette de fraises des bois : régal très parfumé sur place et dessert copieux pour le soir. La cueillette n'est pas toujours facile car les plus belles fraises se trouvent dans les endroits les moins accessibles, mais Poussin a bon pied, bon œil.

Le 6. Très beau temps. Lessive des grosses pièces, en vue du départ; tout sèche sur le pré. Sortie en fin d'après-midi : au devant du troupeau qui redescend par la forêt de mélèzes. Les vaches de tout le village, dans un tintinnabulement de clochettes, montent chaque matin, dès le lever du soleil, sur les pentes de la Lauze. Chaque famille contribue à la garde du troupeau en fonction du nombre de ses bêtes à cornes. Aujourd'hui, c'est le tour de notre faneur-laitier-épicier-boucher. Ses jeunes enfants l'accompagnent. Ils sont restés là-haut tout le jour, mangeant la miche, le beurre et le lard, buvant aux sources fraiches, se grisant de l'air des cimes et de soleil.

Las, ils redescendent. La grosse cloche de la « Reine » précède le troupeau qui se disloque dans le village; chaque bête y retrouve seule son toit. Et bientôt le bruit des sonnailles et le martèlement des sabots s'éteignent. Tout redevient calme au village et tout repose au camp.

Le 7. La cloche du matin est, comme chaque jour, remplacée par le tintement des 2 bouteilles de lait que Grand-père dépose sur l'herbe. Très beau temps chaud. Repos au camp. Lessive et bain tiède dans le bac dont l'eau est chauffée par le soleil. Photos. Préparatifs pour la dure étape du lendemain.

Le samedi 8 août. Malgré le capuchon de nuages enserrant la Pointe de la Lauze, qui indique le mauvais temps prochain, lever dès la pointe du jour et départ avec un couple de campeurs lyonnais, ce qui porte à 6 l'effectif de la troupe. Montée de 1.552 m. à 2.990 mètres. Déjeuner-repos au col, à 2.600 mètres et café bouillant sur feu de bois. Aucun arbre à des centaines de mètres à la ronde et versant à pic sur une autre vallée, mais trois ou quatre morceaux de bois (pas plus) apportés par qui ? et jetés en route, ont formé un maigre foyer à peine suffisant pour faire

bouillir l'eau puisée goutte à goutte en contre-bas du col.

Les campeurs lyonnais, qui n'ont pas le pied aussi montagnard que Poussin, sont impressionnés de le voir — par simple mesure de prudence — encordé avec André, qui passe le premier. La dame supposant le passage difficile ne veut plus avancer ni reculer !... Il faut donc contourner la crête étroite et trouver un passage plus large pour parvenir à la pointe. Ce détour permet la cueillette inespérée des edelweiss et du génépi, plante des Alpes qui sert à faire une belle liqueur blonde.

A l'extrême pointe de la Lauze (2.990 m.) chacun apporte sa pierre à l'édifice déjà élevé. Beaucoup de marcheurs courageux sont déjà passés par là, admirant la Chaîne du Viso, puis celle des Alpes françaises d'où émergent le Massif du Pelvoux et tous ses pics et toutes ses neiges. Le point de vue est grandiose !... et la pellicule ne pourra sans doute rendre qu'une infime partie de cette beauté.

Descente parmi trous et cris de marmottes. Quelques-unes, plus effrontées, montrent le bout de leurs moustaches, puis se sauvent en sifflant pour donner l'alarme de galerie en galerie.

Après bien des glissades sur les pierres et sur l'herbe, des descentes sur le derrière ou à quatre pattes, désaltérée à l'eau du torrent de la Lauze, la petite troupe, lasse, lasse, regagne le camp...

Et, cependant, toilette et lavage des shorts dans l'eau du ruisseau avant le dîner regaillardissent les marcheurs qui semblaient exténués. Mais Poussin n'a pas besoin d'être bercé pour dormir... les autres non plus d'ailleurs.

Tandis qu'en plaine l'effort se chiffre en longueur, en montagne il est nécessaire d'indiquer la différence d'altitude qui, seule, peut donner une idée aux avertis de la somme d'efforts à fournir à la montée et aussi à la descente qui n'est pas toujours très facile.

Poussin est un bon petit montagnard, la cordée qui l'entraîne va d'un pas calme et mesuré, lui donnant confiance en lui-même. Il est très courageux, d'un courage que Tit-frère apprécie particulièrement.

Pour ne pas faire mentir le « capuchon de la Lauze », des orages lointains qui se répercutent de cimes en cimes, de vallées en vallées, finissent, pendant la nuit, par éclater sur les tentes, toutes petites, mais bien attachées au sol.

Le dimanche 9. Suite du mauvais temps. Les sacs auraient dû être bouclés et le camp abandonné, mais, en raison de la grève de la S.N.C.F., le voyage est retardé. Midi, temps incertain : repas préparé devant la grange. Les frites sont presque dorées à point. Le ruisseau coule un peu plus loin et la friture est abandonnée un instant pour aller laver, qui un short, qui une chemise, afin que le vent et le soleil les sèchent vite. Mais le chien de « Grand-père » rôdait par là. Au retour, quel désappointement : il ne reste plus une seule frite !... Le premier service ayant été réservé aux chiens, la cloche du second ne tinte qu'à 3 heures pour les campeurs qui ont l'estomac dans les talons...

Dernière promenade par les prés, les bois, le village, dernier regard aux torrents, dernière soirée de chants. Le départ est fixé au lendemain.

Le lundi 10. Très belle matinée. Le camp démonté, les tentes pliées, les sacs bouclés, le bourdon laissé à son activité, les campeurs prennent le car de 4 heures. La route en corniche passe à travers les gorges, rencontre lacs et cascades, tout le long du Guil, tout bleu, qui court à travers le Queyras jusqu'à Montdauphin où il rencontre la Durance. Avant dîner, promenade à la source pétrifiante qui sort de terre toute colorée de rouge. Aucune chambre à Montdauphin. Dans la salle du restaurant, les matelas pneumatiques invitent au sommeil.

Le mardi 11. Le trafic ferroviaire ayant repris, départ à 6 heures du matin à destination de Saint-Martin-Vésubie (à 60 km. de Nice) où se trouve le reste de la famille.

Tout alentour est riant, ensoleillé. Poussin essaie de mettre en musique l'au-revoir au Qeuyras, à ses torrents, à ses montagnes, modulé sur deux notes par « La Micheline ».

A Veynes : premier changement. Il est 8 heures. Grève illimitée !... Chaleur accablante, journée d'indécision. Aucun camp possible près de la gare d'où il ne serait pas prudent de s'éloigner dans l'espoir d'avoir un train. Visite à tous les organismes susceptibles de faciliter la suite du voyage. Espérant avoir un train de nuit, étendus sur les banquettes d'un wagon, les campeurs y passent la nuit. Ils n'en étaient pas plus fiers pour autant. Mais le sourire étant de rigueur...

Lever très matinal le mercredi 12. Nouvelles démarches. Enfin, départ en voiture des Ponts et Chaussées. Petite halte pour un bain dans le torrent du Buech, près d'Aspres. Les pins maritimes commencent à faire leur apparition dans le paysage, la lavande embaume et bain et déjeuner font oublier les fatigues de la nuit précédente.

A une trentaine de kilomètres de Veynes, nouvelle halte, nouvelles démarches : un minotier prête voiture et chauffeur jusqu'à Digne d'où le petit train de Provence doit partir le lendemain matin.

De vieilles rues très étroites aux maisons resserrées pour la protection contre les ardeurs du soleil, voisinent avec de larges avenues fleuries et très animées et forment de Digne une ville déjà méridionale.

Dans le cadre particulièrement fleuri de l'Hôtel Terminus, devant un bon petit dîner et l'assurance de toucher au but, les difficultés passées sont bien oubliées... Et puis, patatras, le chef de gare annonce que la grève s'étend à son petit joujou de train !... L'appétit en est coupé ! La nuit, dans le premier lit et les premiers draps depuis le départ, est réparatrice quand même.

Le jeudi 13. Il faut pourtant le quitter de très bonne heure le bon lit !... et reprendre

les démarches pour continuer le voyage. Une voiture des Ponts et Chaussées et son chauffeur conduisent cette fois les campeurs errants jusqu'à Saint-Martin-Vésubie. La route suit presque toujours la voie étroite du chemin de fer de Provence. Le photographe ne pourra jamais emprisonner sur la pellicule l'irréel reflet vert du lac du Verdon. Et Poussin ne peut même pas regarder le paysage : il a mal au cœur !... comme d'ailleurs bien souvent lorsque le trajet dans un véhicule est long.

Le soleil est toujours de la fête.

Arrivée à Saint-Martin à 2 heures. La famille est enfin réunie.

Vendredi 14. Là il ne s'agit plus de camping !

Nouvelles recherches pour le départ. Il faut, maintenant, regagner, les uns Alger, les autres Paris et l'argent commence à manquer !... Devant les difficultés du voyage de retour, il est question de laisser Poussin dans une colonie de vacances !... Le sourire commence à disparaître...

Le seul moyen envisagé, sans espoir cependant, est de gagner Nice. Le beau temps est ccupé par un bel orage l'après-midi.

Samedi 15 août. Départ matinal par le car régulier. Poussin découvre la Méditerranée bleue à l'infini. Mais, hélas ! il n'est pas question d'y prendre même un bain, quoique la chaleur soit torride. Où est le vent léger des montagnes du Queyras ?

Les démarches recommencent. Les attentes devant un guichet aussi !... Les Algérois vont s'assurer si l'avion dans lequel leur place est retenue prendra le départ le soir même.

Enfin, les Parisiens arrivent tout de même à retenir leur place dans un car qui part le lendemain pour Paris.

La promenade dans Nice, inondée de soleil, est sans entrain. La séparation qui durera un an est si proche ! Puis, c'est la dislocation de la troupe : Titfrère et André quittent Nice et seront à Alger quelques heures plus tard.

Quant à Poussin et Hiette, ils iront coucher à « l'asile de nuit »... ou presque. Dans le dortoir d'une école, avec un drap pour deux lits, ils prendront quelque repos avant d'être sur la route du retour. Poussin en a bien besoin, il a encore mal à son petit cœur !

Dimanche 16 août. Départ à 8 heures de Nice en car. La route longe la côte, mais bientôt, Poussin ne peut plus admirer le paysage, ses yeux se ferment... Heureusement qu'il rencontre des bras pour l'accueillir. Après arrêts pour déjeuner et dîner, arrivée à Paris le lendemain, 17 août, à midi 1/2.

Cette fois, touchant au but, le sac paraît presque léger; les campeurs arrivent enfin à la maison.

Après le déjeuner, draps frais et bon lit sont bien accueillants lorsque les yeux se ferment tout seuls !...

A 9 heures du soir, Poussin ouvre un œil. Dîner et à nouveau au lit; à croire que Poussin et Hiette n'ont rapporté de leurs vacances qu'une furieuse envie de dormir !

Le mardi 18. Après réveil tardif, Poussin retrouve quelques jouets et livres qui attendent chacun de ses retours. Puis, va « prendre le vent ». Il s'agit maintenant d'organiser le retour à Cempuis.

Le mercredi matin, 19 août, le car régulier conduit Poussin à Beauvais. Là, un seul moyen pratique : un taxi de Beauvais à Cempuis. Un Poussin un peu las, étourdi par tant de péripéties, est déposé dans le parc, juste au moment où tinte la cloche du déjeuner.

Rêvera-t-il quelquefois aux montagnes si hautes, si hautes qu'elles cachent un peu du ciel ? aux tumultueux torrents, à la splendeur des neiges ?

Ce n'est pas certain. Pour Poussin, la vie reprend son cours régulier, il retrouve avec joie ses petits camarades et ses jeux, le dortoir aux lits bien alignés, le parc, le bois et les calmes paysages de la Picardie.

Et tout est bien ainsi.

Puis, cette année, il change de classe, c'est très important. Il « fait » de l'arithmétique, de l'histoire de France, il apprend la gé-o-graphie !...

Henriette TACNET.

"L'OPÉ" (Petit essai philologique)

« L'Opé » ? « Kekcekça », dirait Gavroche. Mais vous, amis lecteurs cempuisiens, vous avez immédiatement compris, malgré la graphie fautive, qu'il s'agit de la maison de notre enfance. Quand j'y étais encore, c'est ainsi que j'ai vu orthographier son nom par des camarades — peut-être aussi « Lopé », je ne suis pas bien sûr — les quelques fois qu'il m'a été donné de le voir écrit. Car ce mot, les élèves l'emploient couramment; mais ils le prononcent plus souvent qu'ils ne l'écrivent. C'est pourquoi j'ai été bien étonné quand j'ai appris que l'Opé, c'était tout simplement l'O.P., c'est-à-dire les initiales d'Orphelinat Prévost, appellation officielle de l'Institution de l'origine jusqu'en 1929. Quoi, cette entité si chargée, pour nous, d'affectivité, ne se réduisait, sur le papier, qu'à deux petites lettres ? Quelle déception ! C'est en lisant un « Cempuisien », je crois, que j'ai eu cette révélation orthographique en même temps que ce pincement au cœur.

Comme mes camarades, pourtant, j'avais l'occasion de voir ces deux lettres O.P. brodées sur notre linge personnel : serviettes de table ou de toilette, mouchoir, sac à linge, etc. (avec, en plus, notre numéro), ainsi que sur le linge collectif : essuie-mains, nappes, etc. (Ces initiales se sont tout naturellement transformées en I.P. quand l'Orphelinat Prévost fut devenu l'Institution Prévost.) Mais il faut croire qu'avec un certain nombre de mes camarades, je n'ai jamais eu l'idée de faire le rapprochement avec la désignation

argotique de l'établissement. A cet égard, les maîtres de l'Institution pourraient demander, par curiosité, aux élèves actuels, d'écrire ce mot. La question ne serait pas posée aux grands qui lisent notre bulletin. Elle pourrait être présentée sous la forme suivante : « Vous savez ce que c'est que l'O.P., car vous employez assez souvent ce mot. Ainsi, vous êtes des garçons (ou des « gars ») et des filles (ou des « quilles ») de l'O.P. Eh bien ! voulez-vous écrire ce mot, l'O.P. ? »

Ce qui prouve que le vocable « Opé » a une forte personnalité et est plus riche de sens qu'il ne paraît, c'est qu'il n'a pas encore été supplanté, à ma connaissance, par son successeur logique tout désigné « l'Ipé » ou l'I.P. Il a survécu à une condamnation à mort possible et semble toujours bien se porter. De mon temps, on disait bien, parfois, l'I.D.G.P.; on l'écrivait sur les enveloppes de correspondance — on le dit et on le fait encore certainement aujourd'hui —, mais on l'utilisait plus rarement que l'O.P. parce que cette abréviation d'Institution Départementale Gabriel Prévost est encore trop longue. Mais je n'ai jamais entendu dire l'I.P. qui sonne étrangement à l'oreille.

Que veut donc dire ce terme l'O.P. ou mieux l'Opé, à la vie si dure ? Quel en est le contenu ? Pour des étrangers à notre maison, il signifie strictement et légitimement l'Orphelinat Prévost, autrement dit maintenant l'Institution Prévost, école primaire-centre d'apprentissage dépendant du département de la Seine, mais sise à Cempuis, dans l'Oise. Toutefois, pour nous qui y avons été élevés, dans cette école, une dizaine d'années environ, la définition précédente est manifestement incomplète. Pour commencer, nous distinguons parfaitement les mots O.P. et Cempuis bien qu'on use souvent du raccourci de Cempuis pour exprmier l'O.P. de Cempuis. On emploie le contenant pour désigner le contenu sans jamais les confondre. C'est ainsi que le mot Cempuisien représente, pour nous, non pas les habitants du village, mais les élèves ou les anciens élèves de l'O.P. Il n'empêche que j'ai cru longtemps que notre maison était la seule école de Cempuis et que j'ai considéré avec un peu de jalousie celle du village quand j'ai su qu'elle existait.

L'Opé, c'est d'abord une propriété délimitée par des murs fameux et qui comprend des classes comme une école ordinaire; deux originales cours de récréation : la cour d'honneur et le parc; des bâtiments nécessaires à la vie d'internat : réfectoire, dortoirs, logements du personnel, etc.; enfin et surtout, car c'est là que réside la principale différence, un immense jardin, une ferme, des prés et des champs qui rappellent l'origine désirée par son fondateur d'établissement essentiellement agricole. L'Opé, c'est aussi, bien sûr, l'ensemble des habitants de cette école : élèves, maîtres, personnel administratif, ouvrier et de service. En bref, l'Opé est une petite société de personnes œuvrant dans un but déterminé, l'éducation de demi-orphelins, et dans un cadre bien défini, car lorsqu'on est à la colonie de vacances de Mers, par exemple, on n'est plus à l'Opé.

Mais on reste, néanmoins, des enfants de l'Opé parce que l'Opé est douée d'une âme, d'une mentalité à part qui diffère de celle d'institutions départementales analogues comme Vitry, Asnières ou Montesson. Sa physionomie lui vient du recrutement de ses pensionnaires, de ses conditions de vie, de son fonctionnement propre, et de l'existence en commun de filles et de garçons.

C'est Paul Robin, l'un des premiers Directeurs, qui a fait appliquer cette réforme hardie de la coéducation des sexes.

Cette vie particulière façonne, chez les Cempuisiens, un caractère spécifique. Elevés en vase clos des années durant — moins en vase clos depuis que les enfants peuvent retourner dans leurs familles aux vacances —, les Cempuisiens sont longs à s'adapter à leur nouvelle existence après leur sortie de l'Institution. Par contre, nous ne passons pas toute notre enfance à Cempuis sans que ce long séjour développe en nous un vif sentiment de camaraderie. L'Opé est en quelque sorte une grande famille dont nous sommes les frères et les sœurs. Combien de fois j'ai vu des gens étrangers à Cempuis être surpris par cet esprit de camaraderie. (« Mais ils s'embrassent tous là-dedans ! ») Ces gens sont agréablement étonnés de la bonne humeur, de la franche gaîté, de la cordialité qui président à nos réunions. Cela aussi c'est, sinon unique, du moins infiniment sympathique et typiquement cempuisien.

Jean-Jacques BARBIER.

PROCÈS-VERBAUX DE RÉUNIONS

Réunion du 5 juin 1953

Présents : Mlle Beaujard, Marande, Chaussard, Mireille Aubert, Paulette Vidal, Sirot, Angelvin, Chabrier, Delpeux, Barbier, Henriette Tacnet, Andrée Le Blévec.

Absent : Tolle.

Excusé : Vigneron.

La séance est ouverte à 19 heures.

Barbier donne lecture du procès-verbal de la réunion de Comité du 15 avril. Celui-ci est adopté à l'unanimité.

Pentecôte. — R. Chaussard nous donne un aperçu de la promenade annuelle à Cempuis; il nous signale qu'il y avait environ 100 convives et que la fête a été particulièrement réussie.

Mireille Aubert rend compte au Comité des diverses recettes et dépenses relatives à cette sortie.

Mlle Beaujard nous met au courant de la situation de certains sortants de l'année.

Saison d'été. — Le Comité projette, au re-

tour des vacances, l'organisation d'une promenade avant que se termine la saison d'été.

« *Cempuisien* ». — Celui-ci doit être remis à l'imprimerie incessamment; M. Marande transmet des articles à la gérante.

Henriette Tacnet propose que l'on récupère la machine à ronéotyper de façon à faire nos circulaires nous-mêmes.

Questions diverses. — Nous votons à l'unanimité un secours de 10.000 fr. à une de nos jeunes camarades qui vient d'être placée dans un foyer.

La lecture de 2 lettres nous donne des nouvelles de deux anciens cempuisiens dont l'un désire vivement avoir des nouvelles de Cempuis.

La séance est levée à 20 h. 40.

Réunion du 16 septembre 1953

Présents : Marande, Chaussard, J. Barbier, Sirot, Angelvin, Tolle, Dibusz, Andrée Le Blévec, Henriette Tacnet, Mireille Aubert, Vigneron, Paris.

Excusé : Chabrier.

Marande ouvre la séance à 19 heures. Le procès-verbal de la dernière réunion est adopté à l'unanimité.

Tout de suite la discussion se généralise autour de la saison d'hiver. Qu'allons-nous faire ? Plusieurs dates sont proposées qui seront précisées et communiquées aux membres de l'Association en temps et heure.

11 octobre : Réunion générale trimestrielle ?
18 octobre : Visite du Musée de St-Germain ?
15 novembre : Déjeuner d'accueil de la jeune promotion d'anciens ?

Parmi les projets pour l'hiver, un camarade estime que nous pourrions organiser « des après-midi dansés » les dimanches d'hiver. Vigneron accepte de se renseigner auprès de loueurs de salles. Il s'informera également auprès de la Mairie du XII[e] en vue de notre fête annuelle de mars.

La question des secours retient ensuite l'attention des membres du Comité.

La somme de 10.000 fr. est prêtée à un sociétaire qui promet de rembourser dès les premiers jours d'octobre, en même temps que d'anciens prêts.

Un autre camarade se voit allouer un don de 5.000 fr. par le Comité unanime. 15.000 fr. sont également prêtés au même sociétaire, sur sa demande.

Dans les questions diverses, Marande signale quelques naissances chez les Cempuisiens, parle de prêts remboursés à l'Association par des sociétaires qui connaissent un léger mieux dans leur situation.

Pour satisfaire les uns et les autres, les réunions de Comité auront lieu alternativement les mardi et mercredi.

Henriette Tacnet lance un appel aux articles pour *le Cempuisien*. Ecrivons donc sans tarder.

Séance de bon travail levée à 20 h. 30.

M. V.

La Gérante : H. TACNET.
Imp. MONTOURCY, 4 bis, rue Nobel (18[e])

LISTE DES ELEVES
sortis de l'I.D.G.P. en 1953

Guesdon Michel, 3, rue de Provence (9[e]).
Guillemet Roger, 1, rue Notre-Dame, Fontenay-sous-Bois (Seine).
Kaltschmitt René, 1, rue Custine (18[e]).
Vanderhoeven Maurice, 33, rue Masson, Maisons-Laffitte (Seine).
Calvignac Pierre, 6, rue de la Solidarité, Athis-Mons (Seine-et-Oise).
Daniel Guy, 28 ou 22, rue des Tanneries (13[e]).
Di Lauro Marcel, 12, rue Lanneau (5[e]).
Loubier Jean, 54, rue Chevreul, Choisy-le-Roi (Seine).
Reich Gaston, chemin du Montoire, Montlhéry (Seine-et-Oise).
Safraouine Serge, 22, rue Guénot (11[e]).
Vilers Claude, 10, rue de la Sorbonne (6[e]).
Deskem René, « Au Liseron », 25, rue Emile-Duployé (18[e]).
Martin Jacques, chez Mme Soubirous, 1, rue de la Marne, Vitry (Seine).
Mouchart Jean-Cl., 47, rue Fontaine (9[e]).
Palefroy Francis, 34, rue Popincourt (11[e]).
Morin Jean-Louis, 7, rue des Citeaux (12[e]).
Le Blévec Denise, 38, rue de Fécamp (12[e]).
Le Poitevin Yvette, 23, rue Victor-Hugo, Alfortville (Seine).

BOITE AUX LETTRES

Deplanque Serge, 10[e] C.O.S.M.B., à Tananarive (Madagascar), serait très heureux si des camarades lui écrivaient. Il désire également des nouvelles de Cempuis et de l'Association.

Rappelons que nous aurions besoin de l'adresse de Leclère Léon pour communication personnelle. Qui pourra nous la donner ? Merci.

Distinction honorifique

Nous sommes heureux de faire savoir que M. David, Inspecteur général de l'Enseignement primaire, vient d'être élevé à la dignité de Commandeur de la Légion d'honneur au titre de l'Education nationale. Connaissant tout particulièrement l'Institution G. Prévost comme Directeur de l'Enseignement primaire de la Seine, nous lui adressons, au nom des Cempuisiens, nos très sincères félicitations.

Mariages

Mlle Thérèse Choquet (membre honoraire), choriste, nous fait part de son mariage avec Louis Dizusz, le 17 octobre 1953.

René Monnier et Mlle Henriette d'Entraygues se sont mariés le 3 octobre 1953.

Naissances

Yves Wolf et Madame font part de la naissance de leur deuxième fils, prénommé Michel, le 8 août 1953.

Mme Jean Estrade (Jeannette Grappey) et Monsieur, nous font part de la naissance de leur fils Marcel, le 31 juillet 1953, à Clermont-Ferrand.

Mme Bisi (Micheline Cojean) et Monsieur, font part de la naissance de leur deuxième fils, prénommé Serge, le 4 septembre 1953.

M. et Mme Roland Dumoulin, à Cempuis, font part de la naissance de leur deuxième enfant, une fille prénommée Maryvonne.